

Le Libertainaire

LITTERAIRE

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

| | |
|------------------|----------|
| Un an | 8 francs |
| Six mois | 4 — |
| Trois mois | 2 — |

REDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 69, Boulevard de Belleville, 69 — PARIS

Tous les Mandats doivent être adressés au nom de BIDAULT

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

| | |
|------------------|-----------|
| Un an | 10 francs |
| Six mois | 5 — |
| Trois mois | 2 fr. 50 |

Honte aux Pays où l'on se tait

G. CLEMENCEAU.

L'ECHAFAUD

Guillotinerai-je en deçà ou au delà du mur de ronde de la Roquette ? Cette question passionnée une demi-douzaine de philanthropes qui ont confié à M. Joseph Reinach, législateur, le soin d'enquêter de rhétorique la généreuse réforme dont ils méditent de gratifier le peuple français.

Emile Henry, dans sa cellule, attendant que les réformateurs du dix-neuvième siècle aient décidé de l'endroit précis où on lui coupera le cou, écrit à sa mère : « Si j'ai tué, c'est pour une grande idée ».

Plus le forfait est exécrable, absurde, plus il est inquiétant qu'un gamin de vingt ans se rencontre pour le concevoir, l'exécuter, le justifier au nom d'une idée. Car il est bien sûr qu'Emile Henry n'a pas été poussé par un instinct bas et vulgairement personnel. Il a voulu se faire un nom, se faire un nom de législateur, chargé de surveiller toutes les manifestations, bonnes ou mauvaises, de la vie sociale, de les analyser, de les interpréter pour en dégager les conclusions, de les réformer qu'elles peuvent contenir, ne serait-ce que pour diriger toute son attention sur cet inquiétant phénomène ? Qu'est-ce donc, dans notre Etat social, qui déchaîne de telles fureurs, si ce n'est le ressentiment de l'iniquité humaine ?

Dans tous les temps, à toutes les époques il y a eu des sectaires, des fanatiques, des violents. Leur action, individuelle ou concertée s'est exercée avec plus ou moins d'éclat, au milieu de l'exécution des uns et de l'enthousiasme des autres, dans la forme que commandaient les circonstances. On les a tués, toujours, sans réussir jamais à briser, dans les foules, le développement de la semence de justice et d'humanité, dont la poussée désordonnée a chez eux produit le vertige criminel. C'est ce grain de vérité que l'homme qui légifère doit s'attacher à dégager de la gangue, pour faire un jour d'une végétation folle une moisson féconde.

Qu'on me dise en quoi les premiers chrétiens, qui ne reculerent devant aucun acte violent, et contre qui s'exerça la pire violence, différaient psychologiquement de nos anarchistes modernes. Les conservateurs du temps ne pouvaient pas autrement de Polyucte que les nôtres d'Emile Henry. N'est-ce pas un acte de pur fanatisme, que de porter le désordre et la violence au milieu des fidèles assemblés dans un temple ? Pourquoi glorifier chez le héros de Corneille, puisque nous le jugeons, avec raison, criminel dans Pauwells ? Le fanatisme et la violence de Polyucte étaient pourtant une protestation de la liberté de conscience. Avec la recrudescence de dix-huit cents ans, nous voyons clairement la part de droit et de vérité contenue dans l'acte violent, condamnable. Les contemporains, Polyucte lui-même ne pouvaient voir ainsi.

A travers les prodigieux événements de l'histoire, malgré les bêtes du cirque et les échauchées de sang des Césars, Polyucte, violent, a vaincu la violence sociale qu'on lui opposait. Non comme il le croyait sans doute. Car, maître du monde, cet échappé du cirque romain s'est efforcé d'inventer des tortures et d'allumer les bûchers de l'inquisition. Mais d'autres violences un jour se sont dressées devant lui, et de tous ces crimes, et de tous ces massacres, et de tous ces supplices, et de tout ce sang, la liberté de conscience a surgi.

De même pour Henry. L'ordre social, contre lequel sa révolte s'est manifestée d'une façon si odieuse, suit sa loi en se déchaînant à son tour contre lui. Nous avons beau crier : « Ne laissez pas faire un martyr, ne donnez pas un nouvel aliment à la redoutable propagande du sang ! Joseph Reinach est sourd comme son prédécesseur Nérone. » L'homme est de vue courte, et ne comprend pas que la sanglante échauchée de l'échafaud porte plus loin et fait plus de ravages que l'éclat de la bombe. Ces cris de haine, cette révolte contre l'iniquité sociale, c'est le bouillonnement du réif. On s'en prend à l'échafaud au lieu de s'attaquer à l'échafaud.

Ce qui explique, sans le justifier, le crime d'Henry, c'est l'iniquité du désordre que vous dénommez ordre social. L'anarchie est en lui parce qu'elle est en vous. Henry triomphera, comme Polyucte, tout autrement que sa folie avait rêvé. Cette iniquité, que vous défendez avec tant d'acharnement, s'en ira lambeaux par lambeaux sous l'obsédée morsure de la dent populaire. Et par d'autres moyens que ceux d'Henry,

un autre idéal que celui d'Henry triomphera quelque jour, qui contiendra, pour une part, quelque chose du rêve de cet obsédé d'absolu.

Ces préoccupations ne sont point celles de M. Joseph Reinach. Reculer de vingt mètres la guillotine et la mettre dans la cour de la Roquette, au lieu de la planter devant la porte, voilà ce qui absorbe toute l'attention de ce législateur des hommes.

L'imbécillité gouvernante ne s'est pas encore aperçue que la peine de mort, qu'elle croit terrifiante, attire et suggère. Elle continue de tuer, dans le même sentiment que le meurtrier lui-même, pour qui tuer c'est supprimer : en vain les faits orientent que ce qu'on tue subsiste. On va, tuant. Seulement, la grande théorie de l'exemple a disparu. L'échafaud, qui était une parade, est devenu une chose dont on a honte et qu'on cache.

Ce qui pourrait être un frein momentané dans le châtiment corporel — la douleur — a été éliminé de la peine. Le jour où on a supprimé la torture, qu'on ne pouvait plus garder sans honte, la peine de mort a été condamnée. On a voulu — et ce fut un grand progrès — gouverner l'homme autrement que par la crainte de la douleur physique. Cet élément de terreur éliminé, que restait-il ? La cessation de la vie ? Il est au moins douteux que ce soit un mal. Mentir la mort toute nue, c'est peu de chose, en effet. Et puisqu'on ne peut plus ténasser, déchirer, griller les chairs palpitantes, puisqu'on ne peut plus faire hurler la bête torturée, — pour qui la mort n'était plus qu'un soulagement dont l'art du bourreau retardait la venue, mieux vaut, en effet, cacher ce qu'on s'obstine à garder de l'antique barbarie.

On n'a pas attendu M. Joseph Reinach pour cela. Il n'y a plus de supplice de Damiens. Promené de la place de Grève à la barrière Saint-Jacques, en passant par la place de la Révolution, l'échafaud, tombé au ras du sol devant la prison de la Roquette, est présentement dérobé aux regards du public par un cordon de troupes. La réforme de M. Joseph Reinach, qui veut le reculer de quelques pas, ne changera rien à l'état de choses actuel. On cachait déjà le supplice. On continuera de le cacher. Voilà le progrès que nous devons à la République opportuniste.

G. Clemenceau.

Ses plus belles Phrases

L'obéissance de machine vivante, obtenue par la crainte du conseil de guerre et de la fusillade qui est au bout, peut faire des esclaves ou des révoltés, non des hommes. (Aurore, 6 janvier 1898.)

Quand on est sous la griffe du chat-fourré, on ne se tait pas à si bon compte. (La Mêle Sociale, page 45.)

En temps de guerre, la justice sommaire n'est qu'une des mille formes de la force brutale déchaînée. (Le Bloc, numéro 71.)

Dans le siècle où nous sommes, il n'est pas une institution, pas une idée, qui ne doive être en état d'affronter la critique, toute la critique. (La Mêle Sociale.)

La grève générale n'est qu'un mot encore. Qui sait ce que feront sortir de ce mot l'éducation, la discipline des foules industrielles aujourd'hui dissociées, demain peut-être solidement massées ? (La Mêle Sociale.)

Pour le patriotisme, il faut une patrie, il n'y a pas de patrie sans justice. Il n'y a pas de patrie sans droit. (Aurore, 17 janvier 1898.)

Qu'ils s'appellent du nom qui leur plaît, les soldats sont des créatures de servitude. Il n'y a dans leur bouche qu'un argument naturel : le cri de mort. (Aurore, 6 janvier 1898.)

Vous avez parlé au peuple de droit et, maintenant, il veut tout son droit. Au nom de quelle autorité, au nom de qui, direz-vous : non ?

S'il n'y a de véritable patrie que la patrie des propriétaires fonciers, les simples locataires qui n'ont à revendiquer que la patrie volée et légère peuvent, sans inconvénient, se désintéresser d'un territoire qui ne leur est rien. (Echo de Paris, 1897.)

Ah ! si l'insuffisance de badigeonner de préceptes les murailles, comme la République serait belle depuis l'origine du monde ! (Aurore, janvier 1898.)

Le rôle social imparté au soldat est de servitude absolue. C'est, en effet, le dernier terme de l'asservissement machiné de la création humaine. (Justice Militaire. — Préface.)

Quand le misérable réclame, on le cogne ; quand il se tait, on l'oublie. (La Mêle Sociale.)

L'Etat-Major est, avant tout, une puissance de défense sociale qui se couvre des services patriotiques qu'elle promet de rendre, bien que les faits de chaque jour démontrent son incapacité rare. (Aurore, 7 janvier 1900.)

Faisons la Société profitable à tous et non plus à quelques-uns. (Préface de la Mêle Sociale.)

Les forces humaines ont une limite. De temps en temps, elles ont besoin de repos. Et, puisqu'un supérieur prend du repos, il doit en donner à ses inférieurs. (Discours au Sénat, mars 1903.)

Qui est-ce qui supporte la machine sociale ? Ne serait-ce pas la foule, chair à canon, chair à goupillon, chair à sentence, ou chair à dividende ? Question que je pose. (Aurore, 24 décembre 1897.)

Après tout, les anarchistes ont raison ; les pauvres n'ont pas de patrie. (Aurore, 17 janvier 1898.)

Je lis, dans les journaux, que les juges, cette semaine, ont rendu la justice. Où l'avaient-ils trouvée ? (Le Bloc, numéro 1.)

En tout cas, le meurtre systématique, de nos jours, ne choque personne, est même tenu pour légitime et glorieux. (La Mêle Sociale, p. 350.)

Que dire des juges ? Ils font leur métier, qui n'est pas beau. (Aurore, 26 août 1898.)

La paix imposée par la force, tous les régimes la donnent avec des garnisons. La paix de liberté, la paix de justice, c'est ce qu'avait promis la République. Ce jour-là n'est pas encore venu. Quand viendra-t-il ? (La Mêle Sociale.)

Les militaires professionnels ne sont pas tenus de raisonner. Leur métier même leur fait un crime de cette faculté naturelle. (Aurore, 28 décembre 1898.)

Les portefeuilles ont des appâts auxquels la faiblesse humaine est coutumière de se rendre. (Le Bloc, numéro 32.)

Les imbéciles, ils avaient neuf enfants. G. Clemenceau.

Vive la guerre ! criait-on sur les boulevards en juillet 1870. Cependant le regardais aux vitrines une image qui montrait un troupeau d'oies acclamant un cuisinier armé de son couteau pointu. Vive le pâté de foie gras ! disait la légende. (Aurore, 26 mars 1898.)

Si le juge, à son lit de mort, pouvait avoir la vision des erreurs qu'il a, de toute nécessité, commises, avec leur inévitable répercussion sur des vies innocentes, l'ose dire qu'il n'aborderait pas d'un front tranquille le Juge suprême à qui l'envoie le prêtre. (Le Grand Pan.)

COMPARAISON

Je connais un malheureux qui étant ordonnance, recut cinq francs pour son capitaine et, croyant pouvoir rembourser la somme à deux jours de là, l'entama pour payer une tournée à des « pays », rencontrés par hasard. Le capitaine eut le triste courage de livrer cet enfant de vingt ans au Conseil de guerre. Deux ans de prison ! L'homme, maintenant, cherche une place et crève de faim sur le pavé de Paris faute de pouvoir montrer un casier judiciaire à un employeur.

En Allemagne, où la discipline militaire est réputée plus stricte que partout ailleurs, combien les pénalités sont plus douces qu'en France, et combien plus de garanties pour les justiciables ! Comparons les pénalités en France et en Allemagne :

Chez nous la voie de fait envers un supérieur, commise dans le service, est punie de mort. En Allemagne la peine encourue est un emprisonnement, qui dans les cas les moins graves, peut descendre jusqu'à deux ans.

Chez nous, l'outrage envers un supérieur par paroles ou par gestes entraîne un emprisonnement de un à cinq ans. En Allemagne, la peine est de un jour à deux ans.

En France, le vol militaire est passible des travaux forcés si le coupable est comptable des objets volés, de la réclusion si le coupable n'en est pas comptable. En Allemagne, pour les mêmes faits, la peine prévue varie entre un minimum de quatorze jours d'arrêt, moyens ou sévères et un maximum de cinq ans de prison.

Pour la désertion, le minimum prévu par le Code Français est le maximum prévu par le code allemand. (Le Bloc, n° 7.)

L'obéissance de machine vivante obtenue par la crainte du conseil de guerre et de la fusillade qui est au bout, peut faire des esclaves ou des révoltés, non des hommes. (L'iniquité, p. 108.)

La Guillotine

Quelqu'un me dit : « Il faut que vous voyiez ça, pour en pouvoir parler à ceux qui trouvent que c'est bien. »

J'hésitais, cherchant des prétextes. Et puis, brusquement, je me décide. Partons.

Nous traversons le Paris d'après-midi, avec ses groupes de filles blafardes sous le gaz, ses flâneurs attardés en quête d'aventures. Déjà nerveux, je cherche un air étrange dans les choses. Rien. Un ciel ardoisé, moutonnant, d'une transparence blême. Un vent sec et dur qui nous glace.

Nous voici place du Château-d'Eau devant la grande République au bonnet phrygien. Elle présente sa branche d'olivier apportant, dit-elle, la paix parmi les hommes. Et le couperet ? Pourquoi ne tient-elle pas le couperet de l'autre main ? Au fond de moi, je lui crie : « Menteuse ! » Maintenant, c'est Ledru-Rollin, théâtralement campé devant la mairie du faubourg. D'un geste emphatique, il montre l'urne du suffrage populaire, disant : « Le salut est là. — Sans doute, ami, mais l'attente est longue pour une courte vie. Tu en as fait toi-même, pendant vingt ans, la cruelle expérience. »

Toutes les rues aboutissant à la place de la Roquette sont barrées. La place est occupée militairement. Il y a là mille hommes. C'est beaucoup pour en tuer un seul. Des barrières maintiennent le public au débouché de la rue de la Roquette. Il est impossible qu'il voie quoi que ce soit du spectacle de tout à l'heure. M. Joseph Reinach se moque de nous. La place n'est plus qu'une grande cour de prison.

Devant la cour de la Roquette, nouvelles barrières pour les personnes munies de cartes. Il y a bien là une solennité de journalistes dont une femme, une vieille dame grise qui fait l'objet de la curiosité générale, sans en éprouver la moindre gêne. Elle cause gaiement avec ses voisins, ou même avec les officiers de paix qui la plaisantent. Des sergents de ville passent, la cigarette ou la pipe à la bouche. Tout le monde fume. On cause à mi-voix. L'attitude est plutôt recueillie.

De la foule lointaine qui se compose de quelques centaines de personnes tout au plus, aucun bruit ne vient. Les deux Roquettes, mortes, se regardent. Leurs ouvertures noires n'ont rien à se dire. Dans le fond, une haute maison qui surplombe éclaire joyeusement ses fenêtres. On soupe, sans doute, pour tromper le temps. Il fait froid. Nous attendons. Henry dort.

Une lueur blanchâtre tombe dans haut. Bientôt, c'est un peu de lumière. Un roulement cahoté, le pas lourd des chevaux sur le pavé, et je vois apparaître deux fourgons, semblables à ceux où la maison Potel et Chabot expédie en ville ses cuisiniers et ses vicuillies. Des sergents de ville les accompagnent. Deux vigoureux gaillards en blouse conduisent l'attelage de l'air dont ils porteraient du linge à la pratique.

Le fourgon qui porte les bois de justice se range le long du mur de la prison ; l'autre, qui va faire le voyage du cimetière d'Ivry, demeure près des quatre dalles où va se dresser la machine. Des hommes, avec des lanternes, vont et viennent, s'emprenant autour de la première voiture. Elle s'ouvre, et tout aussitôt commence un transport d'objets dont on ne saisit pas bien la forme. Ce sont des boîtes étranges, des pièces de fer ou de bois, des accessoires de toutes sortes, qui prennent place sur le trottoir, où on les dispose dans un ordre déterminé. Nous ne distinguons pas encore très bien ce que n'éclairaient pas les lanternes. Un coup de pied renverse un seau : une boule ronde s'en échappe, qui roule sur la chaussée. On eût dit une tête, oubliée de la dernière exécution. Il paraît que c'est une éponge.

Trois hommes, en redingote avec chapeau haut de forme, dirigent trois ouvriers en costume de travail, bourgeon, pantalon de toile bleue. Les trois bourgeois sont le bourreau et ses deux aides. L'un d'eux est son gendre, me dit-on. L'un des valets du bourreau est son fils. On a soupé en famille, et puis l'on est parti bravement pour le travail, jetant un coup d'œil plein de caresses aux petits qui dorment, embrassant l'un sa mère, l'autre sa femme ou sa fille, qui font des recommandations affectueuses, en crainte du froid de la nuit. J'ai mal vu M. Deibler, un petit vieux qui traîne la jambe. Biais-je prévenu ? Il m'a paru gauche, oblique et surnois.



Maintenant !

Pour nous, faibles humains, pour nous, qui ne possédons que des aspects changeants de vérités et d'erreurs, pour nous, aux yeux de qui le vrai d'aujourd'hui n'est pas toujours le vrai d'hier et pas davantage le vrai de demain, je cherche au nom de

[illegible]

Pour les commandes de Province adresser les fonds par mandats à Bidault, 69, boulevard de Belleville, Paris (XI).